

EXERCICE :

Source : BARIDON, Michel. *Les jardins. Paysagistes – Jardiniers – Poètes*. Paris : Robert Laffont, 1998.

Question 1 : Quels sont les grands principes de composition du jardin donnés par Alberti ?

Question 2 : Ces principes se retrouvent-ils dans les récits des deux voyageurs ? Quelles autres caractéristiques font-ils apparaître ?

Leon Battista Alberti (1404-1472)

Florentin d'origine, mais né à Gênes, Leon Battista Alberti est l'une des grandes figures du Quattrocento. Il fait figure de Vitruve italien. Il apparaît comme un architecte universel au sens où l'on parle d'homme universel : poète, musicien, peintre, sculpteur, il conçoit l'architecture comme un art total au service de la cité. Son *De re aedificatoria* fut originellement écrit en latin, mais il n'a été imprimé qu'en 1485, treize ans après sa mort. Pourtant, ses idées ont largement circulé dès les années 1440 et les traductions élargirent son audience par la suite : italien, 1545 ; français (Jean Martin), 1553 ; espagnol, 1582 ; anglais, 1726 ; allemand, 1912. Si la Renaissance fut l'âge d'or des jardins, elle le doit en grande partie à Alberti. C'est lui qui en a posé les principes, c'est lui qui l'a fait entrer dans l'histoire des arts. L'ordre chronologique et l'ordre d'importance coïncident donc pour lui donner la première place parmi les auteurs qui en ont traité.

Les passages qui suivent sont extraits de son *De re aedificatoria* dont

1. Voir K. Woodbridge, *Princely Gardens*, Londres, Thames and Hudson, 1986, p. 133.

Les jardins de la Renaissance

614

JARDINS DE LA TRADITION OCCIDENTALE

une traduction moderne se prépare, sous la direction de Françoise Choay. On y verra comment il choisit le site de sa Villa, comment il justifie l'emploi des formes géométriques par les mathématiques et l'imitation de la nature, comment il définit ses critères esthétiques et, surtout, comment il dessine un jardin en architecte géomètre.

Au demeurant, je veuille, s'il est possible, que les habitations des personnes civiles n'occupent pas la plus fertile place du lieu mais autrement la plus honorable et de telle assiette que l'on puisse y avoir la fraîcheur du vent, le plaisir du soleil et la récréation de belle vue tout à l'entour ; même qu'il soit facile à y arriver des champs et que, s'il y vient des gens de connaissance, on les y sache doucement accueillir ; qu'il regarde la ville et pareillement elle lui, avec aussi plusieurs autres bourgades, villages, et hameaux d'environ, singulièrement la marine¹ ou rivière, la belle et grande plaine découverte, les montagnes basses ou hautes, les délices des jardinages, les pêcheries attrayantes, les chasses, les voleries, ensemble tous autres passe-temps qui se peuvent imaginer.

L'Architecture et art de bien bastir, livre V, xvii, p. 94-95.

Les choses qui plaisent en ouvrages ornés et délicats viennent ou du bon esprit de l'inventeur, ou de la main experte de l'ouvrier, ou bien de la singularité que la nature produit en les choses. Or, ce qui appartient à l'esprit est l'élection², la distribution et la collocation³ et autres telles particularités qui apportent majesté à la besogne.

[...]

Les singularités qui d'elles-mêmes se font fort estimer, comme promontoires, rochers, mottes, tertres, lacs, grottes ou cavernes, fontaines et autres semblables, auprès desquelles vaut mieux bâtir qu'ailleurs, afin que l'édifice en soit digne de plus grande admiration, par especial⁴ s'il est garni de quelques restes d'antiquité, agréables pour le présent et qui donnent plaisir aux hommes par rafraîchissement de mémoire tant des choses qui y ont été que de qualités de gens.

[...]

Aussi sera-t-il bon de prendre garde à ce que conseille Platon, lequel est d'avis que l'autorité d'un lieu en pourra être d'autant plus grande à l'avenir si on lui donne quelque nom magnifique, ainsi que souloit⁵ faire l'empereur Adrien auquel cela plaisait sur toutes choses, ainsi qu'en rendent foi ceux qu'il appela Lycus, Canopée, Académie, Tempé, et autres de telle grâce qu'il assigna aux places des maisons en la contrée tiburtine, maintenant Tivoli, hors de la ville de Rome.

Ibid., p. 104-105.

1. Et particulièrement la mer.

2. Le choix.

3. « Assiette et situation des parties » (liv. IX, viii, p. 197).

4. Plus spécialement.

5. Avait l'habitude de.

Or, voit-on par les choses qu'ordinairement nous produit la nature, qu'elle se délecte surtout de la forme ronde. Et qu'ainsi soit, voyez le globe de la Terre, les étoiles et planètes, les arbres, les animaux, leurs repaires et autres telles particularités : toutes ont été faites rondes pour son plaisir. Encore voyons-nous aussi qu'elle se réjouit de la figure hexagone ou à six faces, et cela par les mouches à miel, les frelons et toutes autres bestioles de leur espèce, car jamais on ne leur voit faire leurs petites cellules ou retraites sinon en manière sexangulaire.

L'Architecture et art de bien bastir, livre VII, iv, p. 125.

Ainsi voilà comment les courtils voisins de la ville, et où l'on peut facilement se retirer, sont cause de grand bien, vu que l'on y a la liberté de tout faire à sa fantaisie.

Et quant est de la fréquentation et hantise de compagnie, cela leur est donné par être assez près de la ville, par le chemin clair et net et par la plaisance du paysage du lieu. Puis, au regard d'un tel bâtiment, il contentera fort la vue, si dès que l'on sortira des portes de la ville, il se montre totalement joyeux, et d'une grâce telle comme pour attirer le monde et l'attendre. A cette cause, je le voudrai sur quelque petit coteau ou tertre, mais en chemin si doux que les voyageurs ne sentissent point la peine d'y monter, ni ne pensassent l'avoir fait, sinon en regardant la plaine alentour d'eux plus basse que leurs pieds. Encore avec ce, je lui désire les beaux prés verdoyants, les terres labourables à découvert, le bois pour y prendre l'ombrage frais, les ruisselets et fontaines claires comme argent, lieux où l'on puisse nager et se baigner au besoin.

[...]

Mais quant est de tout le corps du logis, je veuille, au reste, que ce qui principalement en toute manière de bâtiment les rend agréables et plaisants s'y trouve, à savoir que toute la face et bord du logis soit illustre¹ et transparent², si qu'on le puisse bien voir de toutes parts, et que chose du monde ne l'empêche, ayant le ciel de tous côtés ouvert, afin que le beau jour et le soleil avec le doux vent sain et frais s'y donnent à souhait.

Ibid., livre IX, ii, p. 188.

Or outre ce que j'ai dit, encore se feront de beaux vergers plantés des meilleurs arbres qu'on pourra trouver, et tout autour, de beaux portiques pour s'aller ébattre au soleil ou en l'ombre. Mais il ne faut pas oublier un grand préau plaisant et délectable, ni à mettre ordre que l'eau sourde en plusieurs lieux où les survenants ne se douteraient jamais qu'il y en eût.

Les allées seront larges et ombragées d'arbrisseaux, durant en leur verdure tout au long de l'année, mais le dessous des accoudoirs sera de buis pour autant qu'il se gâte à trop grand air, et au vent qui dessèche même par le rejaillissement de l'eau de mer.

[...]

J'y aurai des retraites rondes, demi-rondes et carrées et de toutes les sortes dont nous avons parlé au plan des édifices, et on les couvrira de

1. Clair.

2. Qui laisse passer la lumière.

branches de lauriers, de citronnier et de genièvre entrelacées ensemble même cambrées en forme de tonnelles.

[...] les arbres seront arrangés en ligne droite, plantés par égale distance et les angles correspondront en ordre que l'on dit quinquence.

L'Architecture et art de bien bastir, livre IX, iv, p. 190.

[La] beauté est un accord ou une certaine conspiration (s'il faut ainsi parler) des parties en la totalité, ayant son nombre, sa finition, et sa place selon que requiert la susdite correspondance, absolu certes et principal fondement de nature qui doit être suivi au mieux qu'il est possible en matière de bâtiment, pour ce qu'en lui consiste dignité, grâce, autorité et tout ce qu'on appelle¹, chose que nos antiques ayant très bien connue par les effets de la nature et ne doutant pas que s'ils la négligeaient jamais ne feraient rien qui peut avoir louange et majesté d'ouvrage ils, à bon droit, se proposèrent de l'en suivre comme la souveraine ouvrière en toutes formes et, pour ce faire, colligèrent (autant qu'il fut permis à l'industrie humaine) les manières de faire dont elle use en la création des choses et s'en servirent à l'endroit des logis.

Ibid., livre IX, v, p. 191.

A la différence de celles d'Androuet du Cerceau, les descriptions qui suivent concernent l'Italie et ne sont pas l'œuvre d'un architecte mais de trois voyageurs. De ces voyageurs, deux sont relativement obscurs alors que le troisième est l'illustre Montaigne. La lecture des textes ratifie le jugement de la postérité. Montaigne donne une image vivante et originale des jardins — on notera sa description expressive de la statue d'Hercule et Antée — alors que son compatriote Audebert se lit à peu près comme un guide et que l'Anglais Fynes Moryson est anecdotique sans être très précis. Les trois textes sont donnés dans l'ordre chronologique.

Nicolas Audebert
(1518-1598)

²⁹ Nicolas Audebert était le fils d'un bourgeois d'Orléans. Humaniste, il fut un temps précepteur de Cheverny, qui devint chancelier d'Henri III puis d'Henri IV. Il devint ensuite magistrat mais demeura poète. Il a voyagé en Italie entre 1574 et 1578, se rendant d'abord à Bologne puis à Ferrare, Venise, Padoue, Rome et Naples en tenant un journal demeuré inédit. En 1964, R. W. Lightbown en a publié un extrait qui concerne Tivoli¹, sous le titre «Nicolas Audebert and the villa d'Este», que nous reprenons ici en modernisant l'orthographe.

³⁰ La description que fait Audebert des célèbres jardins de la villa d'Este [fig. 75] a le grand intérêt d'être contemporaine d'une gravure célèbre également faite par un Français, l'architecte Dupérac. Comme l'œuvre de Dupérac circula beaucoup en Europe, on trouve dans le texte en partie reproduit ci-dessous d'utiles correspondances avec les renseignements donnés par l'image. Pour ne pas trop allonger la description, je n'ai pas conservé tout ce qu'Audebert dit des statues, dont certaines sont perdues ou déplacées. En revanche, tout ce qu'il dit de la structure du jardin et des

¹ R. W. Lightbown, «Nicolas Audebert and the villa d'Este», *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, XXVII, Londres, 1964.

jeux d'eau reste intéressant. Grandeur et servitude de l'histoire des jardins ! La villa d'Este n'est plus ce qu'elle était quand Audebert et Dupérac l'ont vue. Les grands cyprès qui encadrent ses jets d'eau sont venus bien après. Ils ont changé le caractère du jardin. Mais ce sont eux que Fragonard a peints, eux que les romantiques ont aimés, et qui oserait maintenant revenir aux espaces dégagés à la géométrie simple et stricte des premières décennies ? Tivoli a pris un autre visage qu'il nous faut accepter. Certains sites sont assez expressifs pour réussir tous leurs décors.

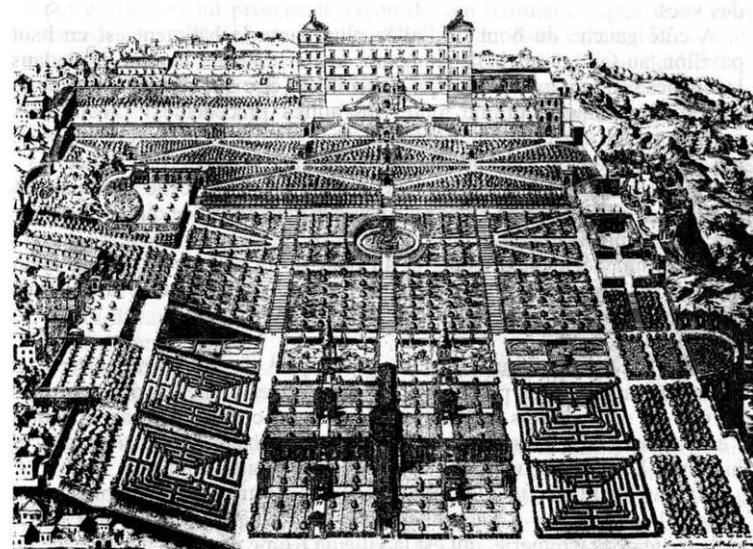


Fig. 75. — LA VILLA D'ESTE
La villa d'Este comme Montaigne et Nicolas Audebert l'ont vue.
(Gravure de Dupérac, 1573)

Si nous lisons Audebert en le suivant dans son parcours nous verrons qu'il arrive par le haut du jardin et qu'il croise les allées transversales dont il fait un compte méthodique. Sa description des jeux d'eau est sans aucun doute l'une des plus expressives qui ait jamais été faites. Elle illustre parfaitement la griserie intellectuelle de Léonard devant le spectacle des eaux animées d'une « vie active et d'une merveilleuse puissance ». Elle illustre aussi le plaisir de voir fonctionner des machines — automates ou simples oiseaux de fer-blanc.

Le palais est situé sur la pente d'une montagne laquelle s'étend jusques au milieu du jardin qui est une descente assez droite.

Sortant de la salle on trouve une plate-forme en façon d'un perron qui a vue sur le jardin, et par les deux côtés on descend un escalier de pierre : au bas duquel est une grande et longue allée contenant la largeur de tout le jardin.

[...]

Il faut noter que le palais (dont nous parlerons, après la description du jardin et fontaines) contient toute la longueur de cette allée, et a son plus beau frontispice du côté du jardin, sur lequel répondent la plus part des vues.

A côté gauche du bout de l'allée plus basse le bâtiment est en haut pavillon, au faite duquel [il] y a quatre niches en carré comme  dedans lesquelles sont quatre statues (qui ne semblent être que de pierre et non de marbre ni antiques comme toutes les autres précédentes) savoir deux jeunes, mais l'une plus que l'autre, et deux vieillards de divers âges : ce qui signifie l'âge de l'homme ou plutôt les quatre saisons de l'année.

Tout le jardin étant en pente, on descend du bout de cette allée par des marches de pierre en une autre plus basse et seconde allée qui va le même long que la précédente.

Au commencement d'icelle, et au bout de la montée [il] y a à main gauche une très belle grotte, qui est une petite chambre appelée la Caverna, laquelle est sous terre, savoir sous le bout de la haute allée.

[...]

Cette caverne est toute faite en grotesque¹ de pièces rapportées en mosaïque, étant toutes petites pierres de diverses couleurs, des coquilles de mer, et petits grains de verre, tant par haut, comme par bas, et tout à l'entour aux côtés, représentant plusieurs personnages, bêtes sauvages, et histoires. Et de plusieurs endroits sourdent de petites fontaines.

Tout au bout de cette allée, et à côté d'icelle tournant un peu plus avant dedans le jardin, il y a une plate-forme sur laquelle est bâtie une petite ville toute de maçonnerie, qui est la ville de Rome non plus haut élevée de 4 ou 5 pieds, et en icelle se reconnaissent tous les principaux lieux fort bien représentés et réduits en petit comme les sept monts, et le Vatican, les églises Saint-Pierre, Saint-Jean-de-Latran et autres, l'obélisque de Jules César, le Colisée, la Rotonde, les colonnes d'Antonin, et de Trajan, le château Saint-Ange, les principales places, et ce qui y est de plus remarquable. Et au bout de cette plate-forme, comme au pied d'icelle [il] y a un vieillard barbu, couché de son long qui est de pierre seulement, et représente le Tibre. Dessous son coude gauche [il] y a un vaisseau comme un vase couché lequel jette une abondance d'eau qui coule, et s'épand au pied de cette plate-forme et portrait ou plutôt modèle de Rome. Et dedans le fossé où passe cette eau [il] y a une forme de bateau de pierre représentant l'île de Saint-Barthélemy qui est dedans Rome au milieu du Tibre, et un

1. C'est-à-dire dans un style de décoration destiné à créer un effet d'architecture rustique. Il ne s'agit pas ici des peintures dites « grotesques » redécouvertes dans les ruines du palais de Néron.

petit pont qui mène de ladite Rome, en cette île, puis un autre pont qui répond en l'autre côté de la ville appelée Transtevere, puis en un autre lieu sur cette eau se voit le pont Saint-Ange, et à un bout est une grande et grosse statue de Rome triomphante assise et regardant sur ce petit fleuve vers le jardir

La raison pour laquelle le cardinal d'Este rendit ce lieu si superbe, et entre autres choses y voulut ajouter la figure et modèle de Rome, est parce que ayant délibéré faire bâtir à Rome un palais non seulement magnifique, mais plutôt un fort château, en un lieu qui comprenait toute l'île sans maisons adjacentes ; le pape Pie V, ayant entendu ce dessein qui lui sembla trop superbe, voire dangereux ; il lui fit défense de poursuivre cet édifice, et lui prescrivit la façon de son bâtiment lequel il ne voulait excéder ce qu'il lui commandait. Quoi voyant ledit cardinal se résolut de quitter tout et employer deux fois davantage qu'il n'avait délibéré pour bâtir ce palais à Tivoli et dit que puisqu'il ne lui était permis avoir un château en Rome, qu'il voulait avoir Rome en son château. Et depuis ayant entendu que le pape trouvait aussi mauvais qu'il fit un si superbe bâtiment à Tivoli disant qu'une si grande curiosité, mondanité et excessive dépense était mal séante et de mauvais exemple en un cardinal : à quoi il répondit que comme cardinal il avait obéi et délaissé son bâtiment commencé à Rome, mais qu'il bâtissait à Tivoli comme prince qu'il était.

[...]

Au-devant de ladite Rome, [il] y a une clôture de muraille qui fait un carré comme une cour.

Au sortir de laquelle on entre droit en la susdite cinquième allée qui est toute de palissades à côté gauche.

[...]

De ce lieu descendant plus bas on se trouve en la huitième allée qui fait le pied de la montagne, et tout le reste du jardin est plat et uni.

Cette allée est du côté de main droite toute de palissades, et à gauche est de quatre grands viviers fort profonds et pleins d'eau, environnés de garde-fous de pierre, dont le premier de ce bout, et le dernier faisant l'autre bout de l'allée sont du tout semblables à savoir par compartiments en l'eau qui font séparations de réservoirs pour la diversité des poissons que l'on y veut mettre pour s'en servir au besoin et les trouver plus promptement.

Après ce premier vivier on trouve le second et troisième viviers qui ont des garde-fous semblables au précédent, et outre cela encore davantage : car sur le garde-fou [il] y a des deux côtés à chacun six piliers carrés bâtis de brique, qui est comptant les deux des coins : et aux autres côtés [il] y en a à chacun deux sans les deux des coins que je compte en la longueur. Ces piliers sont de la hauteur d'un homme par-dessus le garde-fou, et à l'opposite l'un de l'autre : dedans chacun passe un tuyau qui jette l'eau, laquelle s'étant élançée haut en l'air retombe dedans le vivier.

Par le moyen de ses tuyaux on fait représenter l'arc-en-ciel fort naïvement avec ses diverses couleurs, laissant aller l'eau en abondance, laquelle s'élançant fort haut se rencontre avec celle du pilier qui est à l'opposite, et ainsi fait un demi-cercle d'eau, laquelle venant à se raréfier en

l'air s'élargit davantage que aux bouts, et le soleil luisant à travers, l'arc-en-ciel, autrement Iris, apparaît tout semblable au naturel, mais il faut prendre garde que l'eau se trouve entre le soleil et la vue de celui qui regarde; puis changeant de place ne se voit plus au même endroit, mais bien en un autre, d'autant que l'eau qui sort de chaque deux piliers opposés l'un à l'autre représente la même chose selon la disposition du lieu où on se met : ce qui se voit mieux au soleil levant ou couchant, que au reste du jour.

[...]

Passant à côté et derrière cette muraille, on entre par un petit portail en une place carrée, close de petits murs, à un bout de laquelle est la fontaine des Orgues qui surpasse de tout les autres précédentes, non pour les enrichissements d'icelle mais pour l'artifice et secrets ingénieux qui y sont. Cette fontaine est plus rustique que bien ornée, ayant le bas comme un rocher, et au pied d'icelui une fosse faite en forme de trois demi-cercles et plus haut [il] y a une statue moderne qui n'est que de pierre et en façon d'un terme, qui est pour représenter Nature, et aussi se nomme autrement la fontaine de la Nature, le haut de laquelle est une tête de femme, sans aucuns bras, laquelle a le corps tout couvert de grosses mamelles tombantes l'une sur l'autre, et le reste au lieu de jambes est un pilier carré qui vient en pointe, et diminuant contre bas.

Derrière cette statue passent vingt-deux tuyaux d'orgue qui vont au haut répondre dedans une petite fenêtre voûtée. Ces orgues, sans aide de personne, sonnent une chanson de musique avec toutes ses parties, non moins bien et mélodieusement avec ses mesures et fredons¹, que pourrait faire le plus excellent joueur. Mais pour rendre cela plus admirable on desnye² à la plus grande part de ceux qui y vont de leur faire voir l'artifice, toutefois j'eus bien cette faveur que tout me fut communiqué et allai aux lieux plus secrets où je remarquai curieusement tous les mouvements et moyens de cette ingénieuse et admirable invention, que je décrirai ici selon ce que j'ai vu.

Dessous cette forme de rocher et structure de fontaine il y a une petite chambre sous terre comme une caverne laquelle est voûtée par-dedans, et ni à ouverture aucune sinon au haut, à un coin de la voûte qui est percée par-dessus n'y ayant lieu que pour passer un homme et pour y entrer il faut lever une grosse pierre carrée qui ferme cette ouverture si justement que l'air ne peut y entrer ni en sortir aucunement. Par là nous dévalâmes avec une échelle en cette chambrette; à un des bouts de laquelle [il] y a un gros canal de plomb qui vient de haut, et à son issue dès la voûte jetant l'eau en grande abondance et de force, laquelle est cause que se versant en la chambre, cette agitation véhémement engendre du vent qui là-dedans demeure enclos et bien enserré quand on a bouché le lieu par où on y entre. Davantage l'eau qui est tombée ne trouvant issue pour s'écouler, que un canal de beaucoup moindre grosseur que celui du haut, et partant n'est assez suffisant pour mettre hors l'abondance d'eau qui cherche passage pour sortir : il advient qu'une bonne partie d'icelle demeure en

1. Son d'instrument à cordes ou à vent. Parfois aussi roulade.

2. Dénier.

cette chambrette, et peu à peu se haussant et augmentant rend le vent plus enserré. Qui plus est le canal du haut par lequel tombe l'eau répond sur une roue de fer qui ayant de petites ailes et platines en la façon d'une roue de moulin à eau, et venant à tourner, elle augmente encore le vent par son mouvement. Cette roue tournant, en fait aussi tourner une autre qui est proche, et de fer comme la précédente, étant aussi de pareille hauteur qui revient à 4 ou 5 pieds de diamètre; mais celle-ci est différente en ce qu'elle est fort large, à savoir d'environ 3 pieds, qui est comme une longue lame de fer qui circuit et couvre la roue : au-dessus de laquelle [il] y a grande quantité de petites pièces de fer élevées et soudées pour demeurer droites, dont les unes sont plus grandes, plus petites, ou moyennes; servant pour les mesures, poses, longues, brèves, demi-brèves, crochues, soupirs, et autres choses requises et nécessaires en la musique. Au haut de la voûte [il] y a vingt-deux petits trous auxquels répondent chacun un tuyau d'orgue mais chacun pertuis demeure toujours bouché par le moyen d'un petit morceau de fer-blanc appliqué contre chacun trou et tuyau d'orgue : lequel morceau de fer-blanc n'est plus grand qu'une pièce d'argent, et coupé en carré, étant un peu cave par le milieu afin que la force du vent enclos le presse davantage et tienne le trou mieux bouché. Davantage chacune pièce de fer-blanc est soudée au bout d'une longue verge de fer laquelle de l'autre bout vient répondre sur cette roue large, à laquelle il n'y a qu'un doigt à dire que cette queue de fer ne touche, ayant un côté contre bas et l'autre contre mont par le moyen d'une autre verge de fer attachée au haut de la voûte qui tient cette plus longue verge suspendue comme en équilibre, ayant toutefois un côté quelque plus pesant que l'autre pour tirer toujours contre bas vers la roue, et l'autre où est attachée la pièce de fer-blanc, pour tenir toujours les pertuis bouchés. Tout cela étant ainsi disposé, et la première roue venant à tourner elle fait par même moyen tourner sa prochaine laquelle est cause de toute la musique, car ayant (comme a été dit ci-dessus) ses mesures, brèves, longues, et autres parties de musique. En ce tour se rencontre quelque une de ces mesures (qui sont élevées sur la roue plus d'un bon doigt) contre le bout d'une des queues de fer suspendues, laquelle pièce et mesure la fait un peu lever, et ainsi tant qu'elle met à passer le bout du haut se tient baissé et le pertuis demeure ouvert, dedans lequel le vent entre et s'entonne, faisant sonner le tuyau d'orgue : et des autres en semblable allant ainsi consécutivement en l'ordre que chacune pièce de fer est appliquée sur la roue : par ce moyen le son du tuyau dure tant qu'il y entre du vent, c'est à savoir plus ou moins selon la pièce qui touche le bout de la verge de fer, soit une brève ou une longue, qui est en somme tout le secret et artifice de cette fontaine.

Cité pat Lightbown, « Nicolas Audebert and the villa d'Este », p. 164-191.

Michel de Montaigne (1533-1592)

Quand Montaigne visita les grands jardins des Médicis, il voyageait pour son plaisir après la publication de la première édition de ses *Essais*. Il avait alors quarante-six ans et s'était affranchi des responsabilités de sa charge. Sans obligation d'aucune sorte, il allait prendre les eaux, se donnant le temps de voir tout ce qui l'intéressait. Il parvint en Italie après être passé par l'Allemagne et le Tyrol et séjourna à Rome, où il tint à assurer lui-même la rédaction de son journal au lieu d'en laisser le soin à son secrétaire. Nul doute qu'il respirait là un air de liberté qui devait lui rappeler ses entretiens avec La Boétie car il se fit décerner, non sans mal, le titre de citoyen romain. C'est donc en visiteur pénétré de ce que représentait Rome dans l'imaginaire culturel de la Renaissance que Montaigne a visité les jardins des Médicis et cela explique peut-être qu'il se soit attaché à décrire les jeux d'eau et la sculpture plus que les plantations. On sait que Montaigne apprit peu de temps après que les échevins de Bordeaux l'avaient élu maire de la ville. Le nouveau citoyen romain mit donc un terme à son voyage de vacances et rentra dans sa province pour faire la preuve de ses vertus civiques en un temps particulièrement troublé.

Nous partîmes lendemain matin de Scarperia, ayant notre hôte pour guide, et passâmes un beau chemin entre plusieurs collines peuplées et cultivées. Nous détournâmes en chemin sur la main droite environ deux milles pour voir un palais que le duc de Florence y a bâti depuis douze ans, où il emploie tous ses cinq sens de nature pour l'embellir. Il semble qu'exprès il ait choisi une assiette incommode, stérile et montueuse, et voire sans fontaines, pour avoir cet honneur de les aller quérir à cinq milles de là, et son sable et chaux, à autres cinq milles. C'est un lieu, là, où il n'y a rien de plain. On a la vue de plusieurs collines, qui est la forme universelle de cette contrée. La maison s'appelle Pratolino. Le bâtiment y est méprisable à le voir de loin, mais de près il est très beau, mais non des plus beaux de notre France. Ils disent qu'il y a six vingts chambres meublées; nous en vîmes dix ou douze des plus belles. Les meubles sont jolis, mais non magnifiques.

Il y a de miraculeux une grotte à plusieurs demeures et pièces : cette partie surpasse tout ce que nous ayons jamais vu ailleurs. Elle est encroûtée¹ et formée partout de certaine matière qu'ils disent être apportée de quelques montagnes, et l'ont cousue à tout² des clous imperceptiblement. Il y a non seulement de la musique et harmonie qui se fait par le mouvement de l'eau, mais encore le mouvement de plusieurs statues, que l'eau ébranle et porte à divers actes, plusieurs animaux qui s'y plongent pour boire, et choses semblables. A un seul mouvement toute la grotte est pleine d'eau, tous les sièges vous rejaillissent l'eau aux fesses; et fuyant de la grotte, montant contremont³ les escaliers du château, il sort de deux en deux degrés de cet escalier, qui veut se donner ce plaisir, mille filets d'eau qui vous vont baignant jusques au haut du logis. La beauté et richesse de ce lieu ne se peut représenter par le menu. Au-dessous du château, il y a, entre autres choses, une allée large de cinquante pieds, et

1. Incrustée [NdÉ].

2. Avec [NdÉ].

3. En haut [NdÉ].

longue de cinq cents pas ou environ, qu'on a rendue quasi égale, à grande dépense. Par les deux côtés il y a des longs et très beaux accoudoirs de pierre de taille de cinq ou de dix en dix pas; le long de ces accoudoirs, il y a des surgeoirs de fontaines dans la muraille, de façon que ce ne sont que pointes de fontaines tout le long de l'allée. Au fond, il y a une belle fontaine qui se verse dans un grand timbre¹ par le conduit d'une statue de marbre, qui est une femme faisant la buée². Elle épreint³ une nappe de marbre blanc, du dégout de laquelle sort cette eau, et au-dessous il y a un autre vaisseau⁴, où il semble que ce soit de l'eau qui bouille, à faire buée.

[...]

L'après-dîner, eux, quatre gentilshommes et un guide prirent la poste pour aller voir un lieu du duc qu'on nomme Castello. La maison n'a rien qui vaille; mais il y a diverses pièces de jardinage, le tout assis sur la pente d'une colline, en manière que les allées droites sont toutes en pente, douce toutefois et aisée; les transverses sont droites et unies. Il s'y voit là plusieurs bresseaux⁵ tissus et couverts, fort épais de tous arbres odoriférants, comme cèdres, cyprès, orangers, citronniers, et d'oliviers, les branches si jointes et entrelacées qu'il est aisé à voir que le soleil n'y saurait trouver entrée en sa plus grande force, et des allées de cyprès, et de ces autres arbres disposés en ordre, si voisins l'un de l'autre qu'il n'y a place à y passer que pour trois ou quatre. Il y a un grand gardeir⁶ entre les autres, au milieu duquel on voit un rocher contrefait au naturel, et semble qu'il soit tout glacé au-dessus, par le moyen de cette matière de quoi le duc a couvert ses grottes à Pratolino, et au-dessus du roc une grande médaille⁷ de cuivre, représentant un homme fort vieil, chenu, assis sur son cul, ses bras croisés, de la barbe, du front et poil duquel coule sans cesse de l'eau goutte à goutte de toutes parts, représentant la sueur et les larmes, et n'a la fontaine autre conduit que celui-là. Ailleurs ils virent, par très plaisante expérience, ce que j'ai remarqué ci-dessus car, se promenant par le jardin, et en regardant les singularités, le jardinier les ayant pour cet effet laissés de compagnie, comme ils furent en certain endroit à contempler certaines figures de marbre, il sourdit sous leurs pieds et entre leurs jambes, par infinis petits trous, des traits d'eau si menus qu'ils étaient quasi invisibles, et représentant souverainement bien le dégout d'une petite pluie, de quoi ils furent tout arrosés par le moyen de quelque ressort souterrain que le jardinier remuait à plus de deux cents pas de là, avec tel art que de là en hors, il faisait hausser et baisser ces élancements d'eau comme il lui plaisait, les courbant et mouvant à la mesure qu'il voulait : ce même jeu est là en plusieurs lieux. Ils virent aussi la maîtresse fontaine qui sort par le canal de deux fort grandes effigies de bronze⁸, dont la plus basse prend l'autre entre les bras, et l'étreint de toute sa force; l'autre

1. Bassin [NdÉ].

2. Lessive [NdÉ].

3. Exprime [NdÉ].

4. Vase [NdÉ].

5. Berceaux [NdÉ].

6. Vivier [NdÉ].

7. Médailon ou statue [NdÉ].

8. Statues [NdÉ].

demi pâmée, la tête renversée, semble rendre par force par la bouche cette eau, et l'élan de telle roideur que, outre la hauteur de ces figures, qui est pour le moins de vingt pieds, le trait de l'eau monte à trente-sept brasses au-delà. Il y a aussi un cabinet entre les branches d'un arbre toujours vert, mais bien plus riche que nul autre qu'ils eussent vu ; car il est tout étoffé des branches vives et vertes de l'arbre et tout partout ce cabinet est si fermé de cette verdure qu'il n'y a nulle vue qu'au travers de quelques ouvertures qu'il faut pratiquer, faisant écarter les branches çà et là ; et au milieu, par un cours qu'on ne peut deviner, monte un surgeon d'eau jusques dans ce cabinet au travers et milieu d'une petite table de marbre. Là se fait aussi la musique d'eau, mais ils ne la purent ouïr ; car il était tard à gens qui avaient à revenir en la ville. Ils y virent aussi le timbre des armes du duc tout au haut d'un portail, très bien formées de quelques branches d'arbres nourris et entretenus en leur force naturelle par des fibres qu'on ne peut guère bien choisir. Ils y furent en la saison la plus ennemie des jardins, qui les rendit encore plus émerveillés. Il y a aussi là une belle grotte, où il se voit toute sorte d'animaux représentés au naturel, rendant qui par bec, qui par aile, qui par ongle ou l'oreille ou le naseau, l'eau de ces fontaines.

Journal de voyage en Italie, p. 197-207.

JARDIN DE LA VILLA D'ESTE À TIVOLI

Là se voit ce fameux palais et jardin du cardinal de Ferrare : c'est une très belle pièce, mais imparfaite en plusieurs parties, et l'ouvrage ne s'en continue plus par le cardinal présent. J'y considérerai toutes choses fort particulièrement ; j'essayerais de le peindre ici, mais il y a des livres et peintures publiques de ce sujet. Ce rejaillissement d'une infinité de surgeons d'eau bridés et lancés par un seul ressort qu'on peut remuer de fort loin, je l'avais vu ailleurs en mon voyage et à Florence et à Augsbourg, comme il a été dit ci-dessus. La musique des orgues qui est une vraie musique et d'orgues naturelles, sonnait toujours toutefois une même chose, se fait par le moyen de l'eau qui tombe avec grande violence dans une cave ronde, voûtée, et agite l'air qui y est, et le contraint de gagner pour sortir les tuyaux des orgues et lui fournir de vent. Une autre eau, poussant une roue à tout¹ certaines dents, fait battre par certain ordre le clavier des orgues ; on y oyt aussi le son de trompettes contrefait. Ailleurs, on oyt le chant des oiseaux, qui sont des petites flûtes de bronze qu'on voit aux régales, et rendent le son pareil à ces petits pots de terre pleins d'eau que les petits enfants soufflent par le bec, cela par artifice pareil aux orgues ; et puis par autres ressorts on fait remuer un hibou, qui se présentant sur le haut de la roche, fait soudain cesser cette harmonie, les oiseaux étant effrayés de sa présence, et puis leur fait encore place : cela se conduit ainsi alternativement tant qu'on veut. Ailleurs, il sort comme un bruit de coups de canon ; ailleurs, un bruit plus dru et menu, comme des arquebusades ; cela se fait par une chute d'eau soudaine dans des canaux ; et l'air se travaillant en même temps d'en sortir, engendre ce bruit. De

1. Avec.

toutes ces inventions ou pareilles, sur ces mêmes raisons de nature, j'en ai vu ailleurs.

Il y a des étangs ou des gardoirs, avec une marge de pierre tout autour, avec force piliers de pierre de taille hauts, au-dessus de cet accouoir, éloignés de quatre pas environ l'un de l'autre. A la tête de ces piliers sort de l'eau avec grand force, non pas contremont mais vers l'étang. Les bouches étant ainsi tournées vers le dedans et se regardant l'une l'autre, jettent l'eau et l'éparpillent dans cet étang avec telle violence que ces verges d'eau viennent à s'entrebattre et rencontrer en l'air, et produisent dans l'étang une pluie épaisse et continue. Le soleil tombant là-dessus engendre, et au fond de cet étang et en l'air, et tout autour de ce lieu, l'arc-du-ciel si naturel et si apparent qu'il n'y a rien à dire¹ de celui que nous voyons au ciel. Je n'avais pas vu ailleurs cela. Sous le palais, il y a des grands creux, faits par art, et soupiraux qui rendent une vapeur froide et rafraîchissent infiniment tout le bas du logis ; cette partie n'est pas toutefois parfaite². J'y vis aussi plusieurs excellentes statues, et notamment une nymphe dormante, une morte et une Pallas céleste.

Journal de voyage en Italie, p. 305-307.

BAGNAIA³

C'est un endroit appartenant au cardinal Gambara, fort orné, et surtout bien pourvu de fontaines. En ce domaine, il paraît non seulement égalier, mais surpasser même Pratolino et Tivoli. Il y a d'abord une fontaine d'eau vive, ce que n'a pas Tivoli, abondante (ce qui n'est pas à Pratolino) ; qui suffit à une infinité de desseins. Le même Messer Tomaso⁴, de Sienne, qui a conduit l'ouvrage de Tivoli, ou le principal, conduit encore celui-ci qui n'est pas achevé. Ainsi, ajoutant toujours de nouvelles inventions aux anciennes, il a mis dans cette dernière construction beaucoup plus d'art, de beauté et d'agrément. Parmi mille autres membres de cet excellent ensemble, on voit une pyramide⁵ fort élevée qui jette de l'eau en un grand

1. Il n'a rien à envier [NdÉ].

2. Achevée [NdÉ].

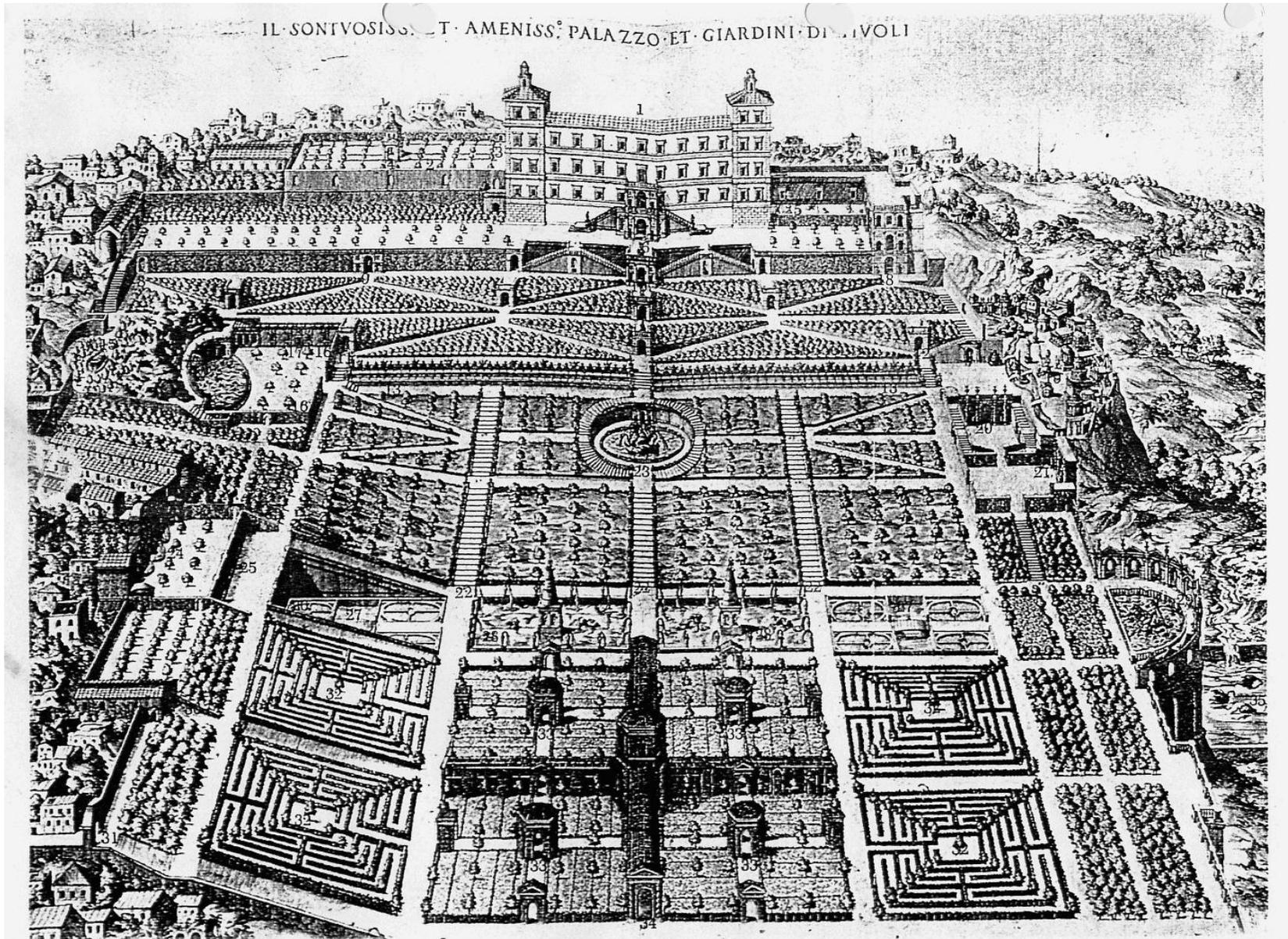
3. Bagnaia était la résidence d'été des évêques de Viterbe, dont beaucoup étaient des neveux des papes successifs. La villa de Bagnaia (ou villa Lante), commencée en 1477 par le cardinal Riario, neveu du pape Sixte IV, continuée par le cardinal Ridolfi, neveu du pape Léon X, fut terminée par l'architecte Vignole en 1578 pour le cardinal Gian Francesco Gambara, fait cardinal en 1561 par Pie IV Médicis et nommé administrateur apostolique de Viterbe en 1566. Ce prélat appartenait à une illustre famille de cardinaux, de guerriers et de lettrés. Fastueux et aimant les arts, il fit construire la villa qui porte ses armes et le jardin à l'italienne. A la fin du XVI^e siècle, le cardinal Montalto fit construire une seconde villa et compléta l'organisation du parc. Restaurée complètement de 1954 à 1960, la villa Lante comprend le pavillon de chasse construit par le cardinal Riario, la villa Gambara et la villa Montalto, sans compter d'autres édifices ornementaux et de magnifiques fontaines. La description de Montaigne ne concerne que la villa Gambara et son parc [NdÉ].

4. D'Ancona n'a pas retrouvé de notice sur Tomaso (ou Tommaso), qui semble avoir été surtout un ingénieur hydraulicien [NdÉ].

5. Cette pyramide, qui était au centre du grand bassin carré, n'existe plus. Le cardinal Montalto la remplaça par le groupe qu'on voit aujourd'hui, représentant quatre athlètes en bronze portant les armoiries des Peretti (des monts et une étoile), après la mort de Gambara en 1587. Les nacelles de pierre dans les quatre bassins entourant le *gruppo dei Mori* sont restées en place [NdÉ].

nombre de manières différentes : celle-ci monte, celle-là descend. Autour de la pyramide sont quatre petits lacs, beaux, clairs, purs et remplis d'eau. Au milieu de chacun est une nacelle de pierre, montée par deux arquebussiers, lesquels tirent l'eau et la lancent contre la pyramide, et un trompette qui tire aussi de l'eau. On se promène autour de ces lacs et de la pyramide par de très belles allées, où l'on trouve des appuis de pierre d'un fort beau travail. D'autres parties plurent davantage à certains. Le palais est petit, mais joli et agréable. Autant que je puis m'y connaître, cet endroit certainement l'emporte de beaucoup sur bien d'autres, par l'usage et l'emploi des eaux.

Journal de voyage en Italie, p. 472-473.



1. E. Dupérac, Engraving of the Villa d'Este